

F 99-983

Témoignage de ma vie en Déportation.

Appartenant à un groupe de Résistants et ayant participé à diverses opérations de sabotages contre l'ennemi au péril de notre vie; un jour, c'était le 14 Juillet 1944 à 15 heures, avec le groupe nous devions saboter une ligne de chemin de fer, où devait passer un train militaire Allemand avec transport d'armes et munitions. Les Allemands avaient été informés (par un mouchard) de nos activités, et nous ont tendu une souricière; devant cette force, impossible de fuir, nous étions encerclés, tous le groupe fût pris les armes à la main, et à partir de ce moment le calvaire allait commencer, par des interrogatoires serrés accompagnés de toutes sortes de tortures indescriptibles, prisons, cellules, jugement, condamnation à mort par un tribunal fantoche Allemand d'EPINAL; enfin le 28 Août départ pour une destination inconnue, embarquement dans des wagons à bestiaux entassés une centaine par wagon et par une chaleur tropicale, sans nourriture ni bois son, subissant les bombardements aériens, provoquant de fréquents arrêts et au bout de trois jours et trois nuits, complètement deshydratés la plupart devenant fou; le train s'arrête dans une gare qui s'appelait ROTHAU, un petit village d'Alsace annexé; aussitôt débarquement à coups de crosses et de baïonnettes et pour aller plus vite encore, de gros chiens bergers qui nous meurtrissaient les chairs avec leurs crocs. Notre convoi se composait d'environ 1500 Hommes de toutes couches sociales (des Terroristes d'après ces mesieurs nos ennemis); et notre marche commençait, je me souviens il faisait une chaleur torride ce 1er Septembre et très épuisé de ce voyage sans nourriture et surtout sans boisson ce qui est le plus atroce. A mes côtés il y avait un évêque, c'était Monseigneur PIGUET, évêque de Clermont Ferrand il portait deux valises, nous voulions l'aider mais impossible les coups nous tombaient dessus et de plus les SS lui ont mis sur le dos un sac tirolien, et cela pendant 8Km de ce te, recevant des coups; puis nous découvrimes sur la montagne dans un site splendide au milieu de la forêt ce sinistre camp de la mort du STRUTHOFF, ces barbelés et miradorés qui l'entouraient. Lorsque nous avons franchi la porte, à partir de ce moment le monde humain se refermait sur nous, nous étions dépersonnalisés, dépouillés de nos effets et objets personnels, tondu de la tête aux pieds et grimés de la tenue rayé du bagnard avec un matricule cousu sur la veste ainsi qu'un petit triangle rouge portant la lettre F qui voulait dire (politique Français); impossible de reconnaître un ami; dans ce camp nous étions plusieurs milliers de toutes races. Cette première nuit au camp restera indélébile à ma mémoire, j'ai vu cracher des flammes de la cheminée du four crématoire et entendu des coups de feu, quelle tristesse; plus tard j'ai appris que cette nuit là on avait massacré tout un groupe de résistant 200 Hommes et Femmes. Quelques jours après le camp fût évacué, il ne fallait surtout pas être libéré, car les troupes alliés approchaient; et c'est ainsi que j'ai connu d'autres camps et kommandos en Allemagne, DACHAU, ALLACH, HASLACH et VAIHINGEN en forêt noire; la même horreur partout, c'est indescriptible, personne autre ne pourra jamais se l'imaginer. J'ai stationné cinq mois au kommando de ~~VAIHINGEN~~ HASLACH, nous étions environ 400 de toutes races, nous allions travailler dans la montagne à 5 Km pour creuser un tunnel et y installer une usine de V1. Voici comment se passait une journée dans ce kommando; lever à 4h, appel qui durait une bonne heure, ces longues attentes debout sans bouger, c'était déprimant et ces Mesieurs le savaient; ensuite distribution d'une espèce d'ersatz d'orge plus ou moins chaud et en route pour le tunnel en traversant le village aux pas cadencés, les civils nous regardaient comme des bêtes curieuses, ne sachant pas qui nous étions à notre arrivée, par la suite ils

ont compris et semblaient nous plaindres (car tous les Allemands n'était pas nazi; au tunnel il fallait travailler dur et sous les coups, un jour j'ai trouvé une pomme, elle n'a fait qu'une bouchée, le SS m'a vu quelle raclée à coups de crosses il s'acharnait sur moi, il a relevé mon matricule et le soir en rentrant au kommando, au lieu du souper, j'ai reçu 50 coups de matraqués sur les fesses et le dos, j'étais meurtri et pendant plusieurs jours j'avais du mal à marcher et me coucher devenait un supplice, donc aucun repas ce soir là, mais la solidarité régnait parmi nous et chacun des Français a donné une cuillère de soupe, cette entraide était formidable, lorsqu'un gars flanchait, les autres lui remontaient le moral, et cela est dur lorsque le ventre est creux. Donc le travail au tunnel commençait vers 6 h30 jusque midi, là on nous distribuait un demi litre de soi disant soupe ou nageait quelques morceaux de rutabagas et pour corcer le tout, nous étions 300 au travail mais il n'y avait que 30 gamelles, les plus débrouillards (russes en particulier, car ils n'aimaient pas les Français) mangeaient, les autres s'il le pouvaient et moi un gamin de 18 ans je passais souvent à côté car il n'y avait qu'une demi heure d'arrêt, alors tout ce qui se présentait herbe, escargots, limaces etc nous les mangions, le plus terrible était de conserver le moral, c'était 80% de notre nourriture; le soir nous quittions le chantier à 18h30, alors il fallait redescendre et trainer les blessés et les moribonds, qui n'en avait plus la force, car si par malheur il y avait des trainards, les SS tiraient et les abattaient sur place, pour ceux là c'était enfin la délivrance, et combien de fois avons nous souhaités leur sort, mais il ne fallait pas se laisser surprendre par le cafard sinon la fin était vite là; en arrivant nous devions nous mettre en rang par cinq sur la cour d'appel et recommencer la longue attente, chaque jour il y avait distribution de punitions, enfin le repas tant attendu du soir, un litre de soupe rutabagas, une tranche de pain noir avec, soit une tranche de margarine ou bien de la marmelade rouge faite avec de la betterave; et après une journée harrassante nous nous couchions, d'abord opération deshabillage et laisser nos maigres effets dans une autre pièce; nos lits étant superposés à trois étages, fabriqués avec des planches, larges de 90cm, une paille à peu près vide de sa paille, une couverture et parfois, il fallait coucher à 2 ou 3 dans le même lit, en se serrant bien, nous arrivions à nous réchauffer un peu car pas question d'avoir du feu dans les baraques et en plein hiver il fait froid; très souvent il arrivait que des voleurs (russes ou Polonais) rôdent la nuit pour vous voler le petit morceau de pain mis sous notre tête pour le matin; alors il y avait des cris et le chef de bloc (en général un déporté de droit commun qui avait commis des crimes et avait droit de vie ou de mort sur nous, car les SS ne s'occupaient pas de l'intérieur du camp, c'était des Déportés, la plupart des droits communs Allemands qui avait la primeure de ces fonctions) faisait lever tout le monde et dehors nus par n'importe quel temps; avec ses sbires il procédait à une fouille systématique et mettait tous sans dessus dessous et selon sa volonté quelque fois la comédie durait 2h, alors nous retournions nous coucher et bien sûr à cette suite il y avait des malades, la plupart pulmonaire, ça a été mon cas; chaque jour nous avions des morts et les soirs pour les appels nous les amenions avec nous entre deux camarades et les tenions debout, car la soupe était distribuée suivant le nombre à l'appel de chaque jour, et de ce fait nous profitions de rations supplémentaires, et voilà chaque jour le même rituel recommençait et les morts tombaient toujours plus nombreux. L'hygiène n'était pas possible, très peu d'eau, pas de savon, pas de serviette; j'ai durant mon calvaire de 11 mois toujours eu la même tenue, sale, déchirée, la vermine croissait aisément, nous étions couverts de poux, plus on en écrasait et plus il y en avait, ce qui occasionnait bien des maladies la dysenterie faisait de terribles ravages, de même le typhus la mort était presque certaine; c'est avec cette dernière maladie que l'Armée

Française m'a trouvé à la libération le 8 Avril 1945, 8 jours de plus et c'était la fin d'un long combat, entre la vie et la mort. Nous avons été transporté dans un hôpital à SPIRE ou nous avons été bien soignés, ceci durant 15 jours avant notre rapatriement, je ne pesais pas plus de 38 Kg et âgé de 19 ans.

Voilà un petit aperçu de la vie concentrationnaire; l'horreur, la torture, les massacres, les pendaisons où tout le monde devait y participer sur la place d'appel; aucun courrier, aucun colis, la Croix rouge n'y avait pas accès; l'ordre était de nous faire disparaître tous pour qu'il n'y ait aucun témoignage. j'ai porté sur ma veste dans le dos, les deux lettres NN (Nach ou Nebel) qui voulait dire Nuit et Brouillard = à faire disparaître. Pour ce qui concerne la France, nous étions 300.000 Déportés, au retour il en restaient 30.000 environ, soit un déchet de 90 % et actuellement il en reste à peine 12.000; on ne peut oublier cela.

Dans les camps il y avait un esprit de solidarité incroyable; qu'il soit Juif, qu'il soit communiste, qu'il soit chrétien, croyant ou incroyant aucune différence, aucune division, c'était l'égalité totale, l'unité des frères dans la misère et la souffrance et chacun priait Dieu pour adoucir les blessures de son cœur.

Pardonnez et ne plus jamais revoir ces horreurs, mais surtout que cela serve de leçon aux jeunes générations et qu'ils soient bien informés de ce triste passé.

Le mal blesse la chair mais pas l'esprit.

François L...